

L'institut de Paléontologie Humaine dans le XIIIème arrondissement de Paris en abrégé I.P.H.

Par Docteur Perrier

D'abord, une anecdote personnelle :

Le 22 avril 2007. C'est bien sûr le jour de vote présidentiel, mais c'est aussi mon anniversaire, le 83^e comme l'attestent les registres de cette Mairie.

Mon fils Jean m'a fait un cadeau et dit :

« J'ai apporté quelque chose dont tu avais l'envie depuis longtemps : un reportage photographique sur les sculptures de l'Institut de Paléontologie Humaine, boulevard Saint-Marcel ».

C'est-à-dire l'I.P.H. J'étais content, car j'aime bien la paléontologie et la sculpture.

- Ces sculptures forment essentiellement une frise qui coure sur les trois quarts d'un bâtiment extraordinaire.

- Les 3 façades ornées se situent boulevard Saint-Marcel, rue René-Panhard, rue des Wallons. Le 4^e côté est un mur aveugle construit en petite meulière.

Je suis donc retourné là-bas très souvent : pour admirer le bâtiment, pour admirer le talent du sculpteur et pour comprendre le sens des scènes proposées. Ce qui demande quelques recherches. On s'aperçoit assez vite qu'on ne peut pas dissocier le bâtiment de la sculpture, car tous deux concourent au même but :

La Paléontologie et l'art

Nous parlerons successivement du donateur, puis de l'architecte et de son œuvre, ensuite du sculpteur. Et nous terminerons par quelques réflexions avant de conclure.

Quelques chose frappe lorsqu'on aborde l'entrée principale pour la première fois : ce sont les armes de Monaco. Au dessous, on voit le crâne sculpté de l'homme de la chapelle aux saints. (photo N°1)

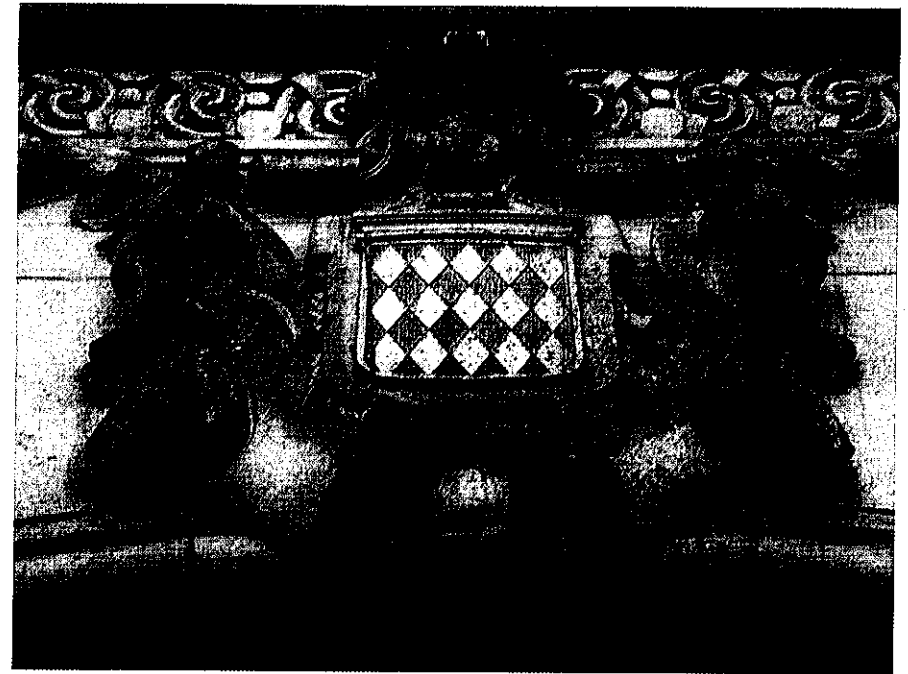


Photo N°1 : au dessus de ces armures saille, une grosse couronne princière sculptée dans la pierre.

Le Mécène

Albert 1er de Monaco (1848-1922) fonde l'Institut de Paléontologie Humaine en 1909.

Ce prince est un grand savant, un océanographe célèbre. Il s'intéresse particulièrement à la paléontologie humaine. Il veut pour cela construire un bâtiment entièrement consacré à cette discipline.

Il achète un terrain de 1200m² dans la proximité du Muséum National d'Histoire Naturelle, au Jardin des Plantes.

Il charge l'abbé Henri Breuil et le professeur Marcellin Boule de lui préparer un projet scientifique.

Il assure l'indépendance du futur Institut, car il opte pour la forme juridique de la fondation et il reçoit aussitôt la reconnaissance officielle de l'utilité publique.

1913. Le gros œuvre est achevé. Mais la 1^{ère} guerre mondiale fait repousser l'inauguration jusqu'au début des années 20.

1922. C'est l'inauguration officielle.

Voici le discours inaugural du prince Albert 1er, empreint de la religiosité propre à cette époque de la science :

« Vous êtes ici dans un temple nouveau, que j'ai fait sortir de terre, pour que l'anthropologie appuyée par des lois solennelles, puisse planer un jour sur les mystères qui nous enveloppent. Je veux qu'elle apporte à la civilisation le concours des grandes forces contenues dans son sein et qui purifieront nos mœurs, nos idées, nos rapports sociaux quand l'humanité saura d'où elle vient et comprendre où elle va ».

C'est un merveilleux discours ! Le prince s'occupe très activement à parfaire sa fondation.

Il apporte son temps, son enthousiasme et son argent. On peut souligner l'importance du don : car l'ensemble aura coûté 1 700 000 Francs or.

L'Architecte et son Oeuvre

L'architecte s'appelle Emmanuel Pontremoli (1865-1956) ; le parcours d'Emmanuel Pontremoli allie l'architecture à l'archéologie car il a beaucoup travaillé en Grèce.

Au début de 1890, il reçoit le prix Rougevin pour la décoration. Bientôt il est remarqué par Charles Garnier (1825-1894), le Garnier de l'Opéra.

Puis il obtient le premier grand prix de Rome.

L'helleniste Théodore Reinach, d'une immense fortune, lui commande une maison grecque chez lui à Beaulieu. Ce sera la célèbre Villa Kérylos.

Albert 1er lui confie la réalisation d'un bâtiment qui sera entièrement consacré à la science.

Parlons maintenant de ce bâtiment :

Le Prince veut faire honneur à sa haute situation. Il désire un bâtiment original, artistique jusqu'en ses moindres détails. Il laisse carte blanche à Pontremoli. Celui-ci peut et doit engager les meilleurs artistes et les meilleurs artisans.

Pour cet institut, il veut réserver à la sculpture une place privilégiée, c'est-à-dire, exprimer à la fois une note personnelle et la vocation scientifique du lieu.

Par son architecture originale, le bâtiment doit attirer l'attention des passants. Mais ce sera la frise sculptée sur 3 façades (photo N°2 et N°3), qui d'abord, sera remarquée par le public.

D'abord, Pontremoli sera soumis à un triple défi :

1. Satisfaire le prince qui attend un bâtiment prestigieux et scientifique
2. Concevoir un programme moderne, pratique et pédagogique
3. Résoudre favorablement l'équation que forme un terrain pentu, étroit et anguleux.

Ce dernier point pose un gros problème :

- comment à la fois ériger une façade monumentale sur le petit côté et tirer avantage de la pente.

Pontremoli place finalement l'entrée principale rue René Panhard et l'entrée de service boulevard Saint-Marcel. Il accentue la rupture du terrain. Il fixe cela par un fossé très large et profond sous le niveau du trottoir.

Il s'agit d'un jeu de cours anglaises qui éclaire directement les sous-sols et les laboratoires avec la lumière du jour. D'ailleurs la lumière joue un grand rôle dans tout l'édifice.

Le socle est constitué par d'énormes pierres d'Euville, traitées en bosselage et sur lesquelles s'élève une construction de quatre étages.



Photo N°2 : détails de la frise sculptée par Constant Roux

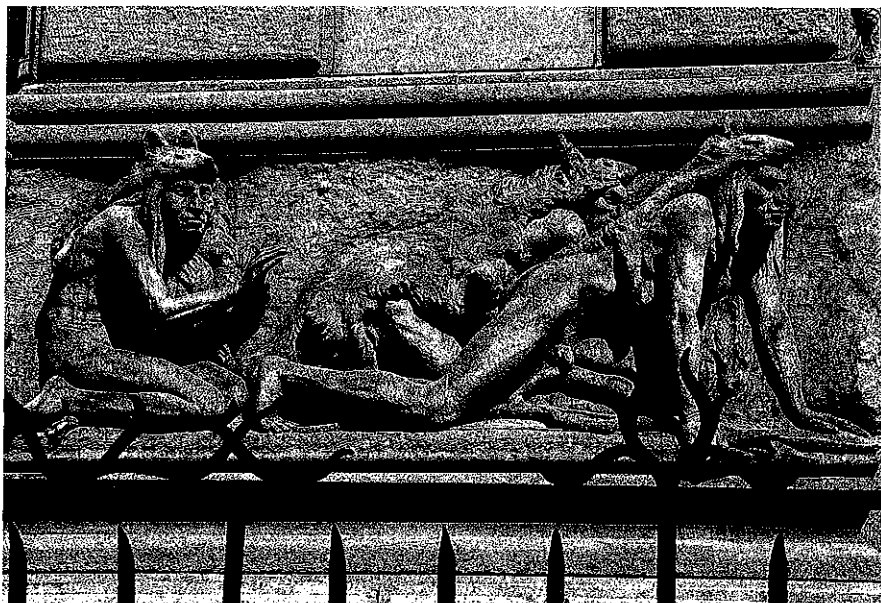


Photo N°3 : détails de la frise sculptée par Constant Roux

Cette maison de quatre étages forme un ensemble élégant. Cet ensemble est allégé par des briques de parement jaunes ; elles sont appareillées en différents systèmes.

La façade monumentale porte en son centre cinq vastes baies vitrées, jointives, surmontées d'arcs plein ceintre. Ceci renforce l'impression générale de clarté, d'équilibre et de beauté.

Le style est composite. Mais on y sent l'influence de la méditerranée, particulièrement de la Grèce.

Une grille en fer forgé entoure les trois façades et recouvre la porte principale. L'ensemble est orné de guirlandes en forme de tortillons.

L'aménagement interne est éclectique

Par différents aspects, il correspond au programme interne de l'architecture viennoise du début du 20^e siècle.

(galerie de tortillons dans la salle des dames de la maison du café Heinrich-Off ; boiseries extérieures de la maison Scheu ; verrière de la caisse d'Épargne de Vienne)

On peut distinguer surtout à l'étage :

- l'ébénisterie de la bibliothèque, des bureaux, tables, fauteils.
- les ferronneries d'art avec les tortillons caractéristiques

- les mosaïques qui proposent un alphabet archaïque (roues solaires, svastikas) et les boiseries sculptées d'inspiration polynésienne (par exemple : les masques de dragons grimaçants qui entourent l'entrée de la bibliothèque). (photo N°4)

Au rez-de-chaussée, deux grandes fresques murales avec des bisons sont réalisées par le peintre réputé André Devambez, prix de Rome (1867-1944) d'après les relevés pariétaux de l'Abbé Breuil établis à Alta-Mira, une grotte du nord-ouest de l'Espagne. Ces peintures très fidèles, complètent magnifiquement un programme très fourni.



Photo N°4 : la bibliothèque

Le Sculpteur

Le sculpteur s'appelle Constant Roux (1865-1942). La formation de Roux commence à l'école des Beaux-Arts de Marseille.

1888. Il intègre les Beaux-Arts de Paris dans l'atelier de Jules Cavelier.

1894. Le concours du Prix de Rome lui permet de recevoir le Prix Maubert et il devient pensionnaire de la Villa Médicis. Il est premier Grand Prix de Rome.

Ses nombreuses œuvres sont imprégnées de classicisme, ce qui correspond au goût de l'époque.

Albert 1^{er} l'apprécie et lui confie la décoration extérieure de son Institut.

Au premier abord, aujourd'hui, on est surpris par le style de l'œuvre et par la complexité de la frise qui traite d'un sujet peu commun.

Mais, au début, Pontremoli veut des groupes de singes, des scènes de chasse au gros gibier et surtout des combats corps à corps entre l'homme et les animaux sauvages : aurochs, lions, crocodiles et même un mammouth. Ces représentations artistiques montrent l'homme dans le contexte ordinaire d'un âge farouche.

Il lutte constamment pour sa survie. Ainsi se trouvent de telles sculptures au Jardin des Plantes et qui font un peu peur aux promeneurs.

Le drame n'est jamais loin. Par exemple. Le dénicheur d'ourson de E. Fremiet.

Cependant, ce choix artistique répond bien aux attentes des gens.

A l'inverse, l'abbé Breuil et Marcellin Boule orientent le complexe d'une manière réaliste. Ils veulent l'adapter à la recherche de l'Institut : une histoire naturelle de l'homme fossile. Ils se laissent inspirer par les plus récentes découvertes :

Ils expliquent l'histoire de l'homme à partir des derniers vestiges des humanités primitives (australien ou aborigènes, nègres, fuégiens ou hommes de la Terre de feu, lapons, peaux-rouges)

On doit lier les phénomènes de culture et de nature avec la collecte des matériaux et des analyses.

Le sculpteur classique Constant Roux doit se soumettre à ces nouvelles directives. Eh bien soit ! pas de drame ! nous verrons qu'il saura au moins une fois tourner la difficulté.

D'autre part, Pontremoli exige que la grande frise mesure exactement 80 cm de haut et soit surtout à hauteur de vue. Elle sera à hauteur d'homme.

Roux cependant veut représenter les hommes en grandeur nature. Cela l'oblige à les montrer : allongés, assis, à genoux, accroupis ou à 4 pattes.

Ils sont généralement nus, à part les nordiques.

Dans cette sculpture règne l'harmonie. L'ensemble est descriptif et montre les hommes primitifs dans leur vie quotidienne. Cet ensemble est apaisé, dénué de toute cruauté inutile.

La question de l'homme primitif n'est pas un problème anatomique mais au contraire une affaire culturelle, culturelle et de civilisation.

Par exemple, la chasse est décrite :

1. comme technique : la chasse masquée des peaux-rouges
2. comme métaphore de la domination de l'homme sur la nature.

Dans ce dernier cas, l'artiste montre un gorille moribond ; il est vaincu, exposé aux yeux de tous. C'est le plus puissant des quadrumanes et l'homme prouve qu'il peut dominer cette espèce.

Il est agacé avec un petit rameau par deux jeunes négresses, sans doute rendues hardies par les chaînes qui lient encore la bête.

Mais ici, l'homme n'est pas contre la nature, il la respecte et la craint tout à la fois. Il semble être en équilibre avec elle.

En tout : Constant Roux réalise 17 scènes et différents éléments de détail (crânes, instruments artistiques, objets en pierre ou en os). Les australiens y prennent une place prépondérante.

Roux montre :

- les choses culturelles : arc musical, le feu, la navigation, la pêche, les instruments, le tatouage et les pratiques de subsistance.
- les choses culturelles : les scènes de funérailles, totem

Les choses les plus variées sont mises en évidence. Enumérons les scènes :

1. la musique primitive : l'arc musical des peuples noirs
2. un gorille et deux négresses
3. l'origine de la navigation et de la pêche à l'arc chez les negritos des îles Andaman (pygmées de l'archipel malais dans le Golfe du Bengale)
4. scène d'inhumation australienne

5. les Aruntas (aborigènes de centre de l'Australie) en train de peindre le totem-serpent Wollunqua pour augmenter la prise de gibier.
6. un aborigène polit une hache
7. un groupe d'aborigènes ; celui de gauche orne le dos de son compagnon à l'aide d'incisions. D'autres taillent et emmanchent des instruments de pierre.
8. deux australiens font du feu par frottement avec deux morceaux de bois.
9. quatre chimpanzés vivants, en deux tableaux
10. des lapons pratiquent un envoûtement sur une tombe avec des bois de renne incisés.
11. un lapon dépèce un élan. Tout près se tiennent des chiens, les premiers animaux domestiques.
12. un camp fuègien : Huttes primitives. L'art de la cuisson entre deux pierres.
13. l'origine de la céramique, le moulin pour le grain et le tissage chez les nègres.
14. La chasse masquée chez les peaux-rouges.

Deux hommes dits modernes (homo sapiens) se tiennent aux bords de la porte principale ; un Aurignacien à droite sculpte «la Vénus à la corne de Laussel» et son vis-à-vis à gauche un Magdalénien, peint un bison de la grotte de Font-de-Gaume en Dordogne, dans le Périgord noir.

Réflexions

Et maintenant, quelques réflexions...

Tel qu'il est, l'I.P.H. représente aujourd'hui l'instantané d'une science, avec ses connaissances et aussi des a priori.

A priori sans aucun doute

Dans cette époque, on croit volontiers que « l'homme descend du singe ». Cette notion explique peut-être la présence remarquable et insistante de cinq grands singes dans la frise de Constant Roux ; on cherche le chaînon manquant, c'est-à-dire, un être intermédiaire entre eux et nous.

Mais quelque chose freine les scientifiques, quelque chose ou plutôt quelqu'un : l'homme de Neanderthal.

1856. On découvre une curieuse calotte crânienne d'homme dans la vallée de la Neander près de Düsseldorf. Aujourd'hui elle est au Musée Rhénan de Bonn (Allemagne) où elle fut étudiée sérieusement. C'est une calotte crânienne jaunâtre, plus longue, plus plate que la normale et portant d'énormes arcades sourcilières (le torus sus-orbitaire).

Peu à peu, on découvre d'autres restes du Neanderthal. Il s'agirait d'une 2^e race d'homme.

C'est pourquoi se trouve tout en haut de l'entrée de service, boulevard Saint-Marcel, la sculpture de « l'homme de la Chapelle aux Saints » (photo N°5). Cet homme fut découvert dans cette commune en 1907-1908. Il s'agit du squelette presque entier d'un Neanderthal, accompagné d'un mobilier moustérien.

Sa capacité crânienne est comparable à celle des homo sapiens.

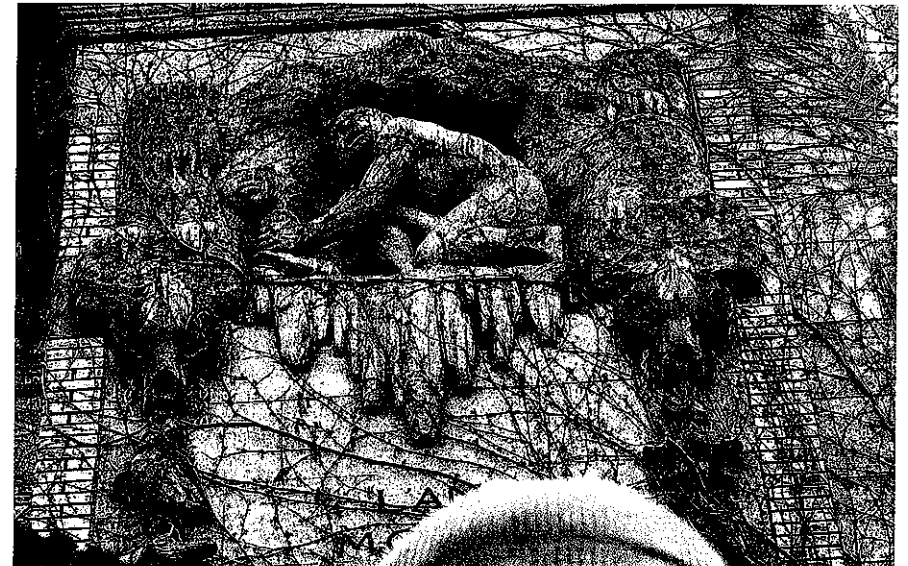


Photo N°5 : l'homme de la Chapelle aux Saints

Encore aujourd'hui, on demeure dans l'incertitude concernant cet homme. Que penser de son existence, de sa culture, de sa disparition ? Les chercheurs continuent...

D'autre part, la grande frise reste matière à d'autres réflexions. Les scènes proposées ne sont pas toujours faciles d'accès

- Par exemple : la scène des peaux-rouges masqués avec des peaux de loups. C'est une énigme ! Un scientifique de l'I.P.H., m'en a donné la clé : ces Indiens s'introduisent dans un troupeau de bisons, pour tuer l'un d'eux à coup sûr, car les bisons ne craignent pas les loups.
- Mais la scène la plus singulière reste celle du gorille. C'est le chef-d'œuvre ! C'est là que le génie de Constant Roux s'exprime pleinement ! Voyez comme ces jeunes femmes sont jolies ! Mais le plus important est l'intention de Roux qui veut représenter une scène dramatique tout en respectant les règles.
- Le gorille n'est pas encore mort, on ne peut pas agacer un cadavre. Il est blessé. Il agonise, il exprime une terrible douleur.
- La femme à droite, avec le rameau a un beau sourire, elle torture ! Mais avec une bonne conscience ! Roux montre ici une forme de la cruauté humaine. On fait encore aujourd'hui le mal avec une bonne conscience, c'est une constante.

Pour finir, il faut rappeler que cet Institut a été au début du siècle dernier, le seul centre au monde qui fut entièrement dédié à la recherche et à l'enseignement de l'homme préhistorique. Il est resté le seul en France jusqu'à la 2^e guerre mondiale. Ce joyau d'art et d'architecture est sur notre territoire. C'est une part prestigieuse de notre grand patrimoine. Ce n'est pas un simple musée. C'est d'abord et avant tout un foyer de recherche, très actif, en union étroite avec le Muséum.

Mais c'est aussi un conservatoire pour deux séries de raisons :

Raisons scientifiques : il existe des collections d'outils en pierre ou en os, surtout dans la bibliothèque. Là se trouvent aussi des crânes de différentes époques. Certains de leurs moules sont devenus des références car les originaux ont disparu. Certaines scènes de la frise appartiennent au passé. Par exemple, le tableau du camp fuguénien, car les hommes de la terre de feu ont disparu.

Raisons esthétiques : les paléontologues qui travaillent là aujourd'hui, sont admiratifs devant les artistes qui ont produit ce chef-d'œuvre. Ils aiment leur maison et la respectent infiniment. Tout est en place ! Tout est d'origine ! De plus, ils sont reconnaissants envers les fondateurs et surtout pour Albert 1^{er}. Les princes de Monaco continuent depuis un siècle de respecter l'engagement de leur aïeul et soutiennent financièrement sa fondation.

Pour toutes les raisons évoquées et en tant que natif du XIII^eme, je voudrais remercier ceux qui nous ont fait ce cadeau : l'I.P.H.

ADDENDUM

On pourrait dire encore beaucoup de choses

L'aspect historique de cette entreprise n'a été qu'effleuré. Et pourtant, des hommes très remarquables, parfois célèbres, ont fréquenté cet établissement. Chacun mériterait une biographie détaillée.

Je voudrais évoquer brièvement l'un d'eux, car son parcours est émouvant : le Père Teilhard de Chardin.

Pierre Teilhard de Chardin était jésuite, géologue de formation et paléontologue. Il a beaucoup fouillé les grottes de Chou Koutien en Chine. On lui a souvent attribué la découverte de l'homme de Pékin. Mais c'est son enseignement qui a influencé nombre d'esprits à travers le monde.

Ses théories étaient audacieuses et séduisantes. Il voulait, notamment, prouver que Science et Religion n'étaient pas antagonistes, mais alliées dans la recherche de la vérité.

Sa réputation fut telle qu'on le pressentit pour occuper la chaire de paléontologie humaine au Collège de France. Mais son ordre, les jésuites, refusa cette nomination.

Il s'est soumis et a fini ses jours, exilé à New-York, en 1955 (le jour de Pâques). Il est resté fidèle à son serment et a peut-être écouté la voix de la sagesse. C'est sûrement un exemple à méditer. Cela peut-être aussi une question à se poser.